

LEONORA KEAN

1-CHASSEUSE D'ÂMES



Pygmalion

CASSANDRA O'DONNELL

Leonora Kean

1 – Chasseuse d'âmes

DU MÊME AUTEUR

La Nouvelle, Flammarion jeunesse, 2019.

Les Aventures improbables de Julie Dumont, Pygmalion, 2016 ; J'ai lu, 2017.

Rebecca Kean

1. *Traquée*, J'ai lu, 2011.
2. *Pacte de sang*, J'ai lu, 2011.
3. *Potion macabre*, J'ai lu, 2012.
4. *Ancestral*, J'ai lu, 2013.
5. *L'Armée des âmes*, J'ai lu, 2014.
6. *Origines*, J'ai lu, 2017.

La Légende des 4

1. *Le Clan des loups*, Flammarion jeunesse, 2018.
2. *Le Clan des tigres*, Flammarion jeunesse, 2018.
3. *Le Clan des serpents*, Flammarion jeunesse, 2019.

Le Monde de Sombreterre

1. *Le Clan perdu*, Flammarion jeunesse, 2016.
2. *Les Gardiens*, Flammarion jeunesse, 2016.
3. *Les Âmes perdues*, Flammarion jeunesse, 2017.

Malenfer

1. *La Forêt des ténèbres*, Flammarion jeunesse, 2014 ; adaptation BD en 2018.
2. *La Source magique*, Flammarion jeunesse, 2015 ; adaptation BD en 2019.
3. *Les Héritiers*, Flammarion jeunesse, 2015.
4. *Les Sorcières des marais*, Flammarion jeunesse, 2017.
5. *Terres de glace*, Flammarion jeunesse, 2018.

Les Sœurs Charbrey

1. *Sans orgueil ni préjugé*, J'ai lu, 2013.
2. *Un mari récalcitrant*, J'ai lu, 2015.

Cassandra O'Donnell

Leonora Kean

1 – Chasseuse d'âmes

Pygmalion 

© Pygmalion, département de Flammarion, 2019.
ISBN : 9782756422008

Chapitre 1

Pour le peu que j'en sais, apprendre à découper un cadavre en quatorze morceaux – tête et pieds compris –, n'a de véritable intérêt que pour deux catégories de personnes : les tueurs en série humains férus de puzzles et les cannibales (parce que ça prend moins de place dans le congélateur). Pour les autres, il existe des méthodes bien moins fastidieuses et chronophages pour se débarrasser d'un corps. J'avais donc du mal à comprendre pour quelle raison grand-mère avait tenu à m'imposer un cas pratique aussi assommant.

— Mamie, tu es vraiment certaine que c'est nécessaire ? Mon tablier va être foutu ! râlai-je en me demandant pourquoi elle ne m'avait pas fourni une tronçonneuse plutôt qu'un énorme couteau de boucher et une hachette ridicule.

— Coupe en biais ou tu vas tomber sur l'os.

Des os, il y en avait deux cent six dans le corps humain, alors, je n'étais peut-être pas une pro des statistiques, mais quelque chose me disait qu'il allait être difficile de les éviter.

— Non, pas comme ça, enfin. En biais, je t'ai dit ! grogna-t-elle en sifflant entre ses dents.

Je poussai un profond soupir.

— Franchement, mamie, ça irait beaucoup plus vite si tu me laissais utiliser mes crocs.

Grand-mère pinça les lèvres.

— Il est hors de question que je laisse mon arrière-petite-fille se conduire comme une barbare !

Les grands-mères et les arrière-grands-mères sont toutes les mêmes : elles vous obligent à manger proprement, à être polies, à ne pas interrompre les conversations des grandes personnes, à découper les macchabées sans se salir... Pff...

— Très bien, inutile de t'énerver, marmonnai-je en lui tendant un avant-bras. Voilà, c'est fait, t'es contente ?

Une petite veine se mit à battre dangereusement sur sa tempe et je frissonnai. Grand-mère avait beau ressembler à une vieille dame frêle et inoffensive avec sa jolie robe à fleurs, son chignon de cheveux blancs et son petit tablier de cuisine, elle était plus dangereuse qu'un crotale.

— Non, je ne le suis pas. Cesse de te comporter comme un enfant et concentre-toi un peu ! Je n'ai jamais vu une apprentie aussi empotée ! Bon sang ! Je n'en reviens pas que ta mère ne t'ait pas appris ça.

Bizarrement, maman avait effectivement préféré me faire étudier le français, les maths, l'anglais, les sciences physiques, les potions et les rites chamaniques plutôt que de m'apprendre à disséquer un cadavre. Que voulez-vous que je vous dise ? Les familles ont parfois de grosses divergences en matière d'éducation.

Je haussai les épaules.

— Elle ne l’a pas fait parce que c’est un truc de sorcière et que je n’en suis pas une.

La magie des sorcières de guerre Vikaris – telles grand-mère et maman – était une magie primaire. Elle était le souffle du vent dans les arbres, l’eau qui coulait entre les pierres des torrents, le feu dans l’âtre, le pouls de la terre sous nos pieds... Mes dons à moi étaient d’un tout autre ordre. Alors, oui, je pouvais concocter quelques potions, mais je n’avais pas le pouvoir de maîtriser les éléments, je ne pouvais pas provoquer de tornades, de tremblements de terre, ni même incendier une ville en un claquement de doigts.

— Sottises que tout cela ! Enseigner à sa fille les différentes manières de se débarrasser d’un corps n’est jamais inutile. En particulier quand elle a un père comme le tien, remarqua-t-elle d’un ton perfide.

Si j’avais hérité de la peau pâle, des longs et épais cheveux noirs et des magnifiques yeux émeraude de ma mère, ma vitesse, ma force colossale, mes crocs rétractiles et ma soif de sang me venaient directement de mon père, Michael, un vampire ancien et très puissant qui régnait sur les nosferatus du Vieux Continent. Pour être franche, je ne le connaissais pas vraiment. Maman m’avait élevée seule, je n’avais rencontré mon père qu’une seule fois et nous n’avions eu que peu de contacts depuis. Bien sûr, je connaissais en gros l’histoire de mes parents : je savais que mon père et ma mère avaient tous deux trahi leur clan en s’entichant l’un de l’autre et que les Vikaris avaient condamné ma mère à mort quand elles avaient découvert que leur future souveraine attendait un enfant. Je savais aussi que maman avait dû fuir et

qu'il nous avait fallu nous cacher durant des années afin d'échapper aux tueuses lancées à nos trousses. Bref, je connaissais les grandes lignes du passé mais mon père, lui, restait un vrai mystère à mes yeux.

Je lui souris d'un air moqueur.

— Qu'est-ce que tu sous-entends par-là ? Qu'à cause de mon patrimoine génétique, je finirai forcément par devenir une tueuse en série ?

— Leonora, tu es la progéniture de deux des prédateurs les plus dangereux de ce monde. Avec toi, la question n'est pas de savoir « si », mais « quand ».

Elle ne croyait pas si bien dire, malheureusement...

— Tu es devenue voyante, toi, maintenant ?

— Nul besoin de posséder un don de divination pour savoir à quel point tu peux être dangereuse.

Là, elle marquait un point. Je possédais d'incroyables pouvoirs. Des pouvoirs qui n'appartenaient ni à la lignée de mon père ni à celle de ma mère mais qui n'en étaient pas moins mortels. Des pouvoirs dont personne, pas même moi, ne soupçonnait l'étendue.

— Pour être honnête, je déteste faire du mal aux gens.

Ella arqua un sourcil.

— Ça t'est pourtant déjà arrivé, non ?

Oui et à de multiples occasions ces derniers temps. Mais le fait est que je déteste ça.

— Je n'ai jamais dit que j'étais une sainte, soulignai-je en faisant maladroitement tomber des fragments d'os au sol, je dis simplement que je refuse de devenir un monstre.

Grand-mère fit sèchement claquer sa langue contre son palais.

— C'est ce que tu crois ? Que nous sommes « des monstres » ?

J'ouvris la bouche, puis la refermai prudemment. Les Vikaris étaient des machines à tuer. Des êtres dénués de sentiments ou de compassion et probablement le clan de sorcières le plus puissant et le plus flippant du monde. Il y avait des tas de choses chez elles qui me faisaient frémir d'horreur mais est-ce que ça en faisait des monstres pour autant ? Franchement, il y a encore quelques semaines, j'aurais répondu oui sans hésiter, mais...

— Pourquoi ? C'est important ? Je veux dire, peu importe ce que je pense. Je suis là, avec toi, non ?

Grand-mère avait insisté durant des mois auprès de maman pour qu'elle me laisse venir en France. Officiellement, pour me former et m'aider à améliorer mon mental et mes performances. Officieusement, parce que grand-mère espérait convaincre maman de revenir vivre parmi elles. Cela faisait déjà deux ou trois ans que les Vikaris avaient, sous la pression de la Déesse Akhmaleone, pardonné à maman sa trahison et qu'elles lui avaient demandé de devenir leur souveraine. Ma mère avait accepté la couronne, mais elle refusait toujours de quitter les États-Unis pour revenir ici.

Elle me dévisagea de son regard d'aigle.

— Mais tu finiras par repartir...

— Je n'appartiens pas à ton monde. Je n'ai pas ma place ici. Tu le sais, je le sais, et les autres le savent aussi. D'ailleurs, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, elles ne m'ont pas vraiment accueillie à bras ouverts.

C'était le moins qu'on pouvait dire. Les Vikaris me détestaient et me traitaient au mieux comme une intruse, au pire comme une erreur de la nature. Une abomination.

— Bah, ça s'arrangera avec le temps, tu ne devrais pas trop te formaliser. Elles finiront tôt ou tard par t'accepter.

Tu parles, elles préféreraient encore griller en enfer plutôt que d'accepter la fille d'un vampire au sein de leur clan. Et je ne leur jetais pas la pierre. Elles avaient combattu les nosferatus et les démons pendant des siècles et la haine qu'elles ressentaient pour eux était si profondément gravée dans leur cœur que rien ne pouvait, désormais, l'en extirper.

Je poussai un soupir et collai l'un des pieds du corps que j'étais en train de découper sous le nez de grand-mère.

— J'en fais quoi ?

— Cesse de poser des questions stupides et met-le avec le reste.

Je lançai le bout de barbaque au centre de la bêche que mamie avait installée sur le sol avant de l'interroger à nouveau :

— Et pour le torse ?

— Découpe-le de haut en bas. Là, juste entre les côtes, répondit-elle en pointant son doigt sur le macchabée avant de le laisser glisser verticalement le long de sa poitrine.

— Comme ça ? demandai-je en incisant maladroitement l'endroit qu'elle venait de m'indiquer.

Grand-mère fronça les sourcils.

— Oh ! Fais un peu attention, voyons !

— Je savais que vous perdriez votre temps avec cette fille, Gardienne, ricana quelqu'un dans mon dos.

Je pivotai et croisai le regard condescendant d'une sorcière blonde à la peau pâle d'une quarantaine d'années. Atyma. Cette petite femme antipathique était l'enseignante chargée de tester « la force de caractère » des jeunes sorcières. En d'autres termes, Atyma torturait ses élèves pour éprouver leur volonté et endurcir leurs cœurs.

— Je me demandais justement à qui appartenait cette voix de crécelle, remarquai-je d'un ton narquois. Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Tu t'ennuies ? Laisse-moi deviner : tu n'as plus aucun élève à torturer, à éviscérer ou à écorcher vif ?

Atyma plongea ses yeux globuleux dans les miens et ses lèvres s'ourlèrent en une horrible grimace.

— Si j'étais l'un de tes professeurs, je t'enseignerais le sens du mot « respect ».

— Eh oui, la vie est mal faite, répliquai-je, goguenarde.

Grand-mère et maman avaient prudemment et exceptionnellement décidé de m'exempter des cours d'Atyma. Pas parce qu'elles redoutaient la souffrance que cette azimutée du ciboulot risquait de m'infliger, mais parce qu'elles craignaient que je ne lui arrache la tête. (Leurs craintes n'étaient, je devais bien le reconnaître, pas totalement infondées...)

— Tu peux faire la maligne et plaisanter autant que tu veux, tu es faible. Si tu avais été l'une des nôtres, tu aurais déjà échoué aux tests et nous t'aurions tuée depuis longtemps.

Posséder – et surtout maîtriser – le pouvoir des éléments requerrait une grande discipline. Les Vikaris ne

pouvaient s'offrir le luxe de se laisser submerger par la magie. Pas si elles voulaient éviter de provoquer des cataclysmes et la mort de milliers de gens. Elles avaient donc mis au point une sorte de système destiné à éliminer les apprenties les plus fragiles avant qu'elles ne causent des problèmes. Si les jeunes sorcières réussissaient les tests et les nombreuses épreuves imposées au cours de leur formation par leurs professeurs, elles survivaient. Dans le cas contraire, elles disparaissaient purement et simplement. C'était aussi simple que ça.

Je me penchai légèrement vers elle et grimaçai.

— Oh, mais, c'est quoi ça ? On dirait un filet de bave... Si c'est pas mignon.

— Ne me cherche pas, bâtarde, ou ça va mal finir !

Grand-mère avança légèrement. Ses yeux étaient devenus rouges, la magie crépitait autour d'elle telle une nuée d'insectes et un vent chaud s'était levé dans la pièce. Atyma poussa un râle et se mit à haleter. Puis elle se tint le cou en se débattant, comme si des mains invisibles étaient en train de l'étrangler.

— Cette « bâtarde », comme tu dis, est mon arrière-petite-fille, Atyma. Tu ferais mieux de ne pas l'oublier.

D'après maman, il existe trois règles si on veut survivre chez les Vikaris : la première est de ne jamais contrarier grand-mère, la deuxième de ne jamais contrarier grand-mère, la troisième de ne jamais contrarier grand-mère...

— Gard... Gardienne, pitié, murmura Atyma, le souffle court.

— Tu as compris ?

— Ou... oui, pardon... pardon.

Moins d'une seconde plus tard, les yeux de grand-mère reprenaient une couleur normale et Atyma respirait normalement.

Je lui souris d'un air taquin.

— Un petit verre d'eau, Atyma ? Histoire de te remettre de tes émotions.

Elle jeta un regard furax vers moi, puis me murmura en se dirigeant vers la porte :

— Anthéa ne sera pas toujours là pour te protéger, bâtarde, et ce jour-là, oui, ce jour-là, je te ferai verser des larmes de sang.

Elle avança encore d'un pas avant de buter sur un balai qui venait de tomber juste devant ses pieds et s'affala de tout son long.

Je m'esclaffai. Elle me fusilla de nouveau du regard avant de se relever et de quitter la pièce avec le peu de dignité qu'il lui restait.

— Atyma a vraiment mauvais caractère, hein, grand-mère ? fis-je en me tournant vers elle, hilare.

Mais grand-mère ne riait pas. Elle ne souriait pas non plus. Elle plissait les yeux en scrutant chaque coin de la pièce d'un air méfiant, comme si elle cherchait à déceler une présence invisible.

— Leonora ?

— Oui, grand-mère ?

— Qui a fait tomber le balai ?

Je lui jetai un regard innocent.

— Hein ?

Elle me toisa d'un air menaçant.

— Leo...

Je fixai mes chaussures sans répondre. Du reste, à quoi bon ? Elle connaissait déjà la réponse.

— Sors ! Sors et emmène cette... cette « chose » avec toi !!! hurla-t-elle en s'étrangeant à moitié de colère.

La « chose », comme disait grand-mère, était visiblement mécontente parce que je vis soudain une chaise voler et aller s'écraser violemment contre le mur.

— Grand-mère, il voulait juste plaisanter...

— Plaisanter ? Tu as oublié ce que je t'ai dit ?

Je me mordis les lèvres.

— Non, non, « personne ne doit savoir ».

Elle répliqua d'un air pincé :

— Exactement. Alors ?

Je haussai les épaules et soupirai avant de me diriger vers la porte.

— D'accord, d'accord, mais ce n'est pas ma faute ! Je ne lui avais rien demandé !

Chapitre 2

La plupart des gens pensent que les vivants causent plus d'ennuis que les morts : les morts ne font pas de tapage nocturne, ils ne vous piquent pas votre place de parking, ils ne vous harcèlent pas au boulot, ne couchent pas avec votre femme, ne vous volent pas, ne vous tuent pas, etc. Bref, ils vous fichent une paix royale. Du moins, en principe. Parce qu'en ce qui me concerne, les choses ne sont malheureusement pas aussi simples...

— Kim ! Kim, rapplique ici tout de suite ou je promets que tu vas passer un sale quart d'heure !

Puis j'ordonnai d'une voix emplie du pouvoir froid qui s'agitait en moi :

— Kim, tu as cinq secondes : quatre, trois, deux...

La forme incorporelle d'un jeune garçon asiatique d'une quinzaine d'années, au menton pointu, aux pommettes hautes et aux yeux en amande, apparut subitement.

— Ça va, ça va, pas la peine de t'énerver.

— Je ne serais probablement pas énervée, si tu n'avais pas recommencé tes bêtises !

— Inutile de monter sur tes grands chevaux, c'était marrant, non ? lâcha-t-il en me faisant un clin d'œil.

— Désolée, mais ça ne m'a pas fait marrer. Et grand-mère non plus. Qu'est-ce que je t'ai déjà dit ?

Il soupira, agacé.

— Tu as dit que je ne devais ni déplacer les objets ni entrer dans le corps des vivants ni les regarder sous la douche, dans leurs chambres ni jouer de mauvais tour à qui que ce soit...

Je croisai mes bras sur la poitrine et le toisai d'un air sévère.

— Et ?

— Si la sorcière est tombée, qu'est-ce que j'y peux, moi ? Des gens tombent tous les jours.

— Mais leurs balais ne se déplacent pas tout seuls, remarquai-je, sarcastique.

— Ouais, bon, d'accord... mais c'est sa faute aussi ! Elle n'avait qu'à pas te menacer !

J'inspirai profondément et comptai jusqu'à dix dans ma tête avant de répliquer :

— Et tu crois que j'ai besoin d'un garde du corps ?

— C'est une garce !

Fine analyse, mister Freud...

— Ce n'est pas ce que je te demande.

— Non, je sais bien que tu peux te débrouiller toute seule mais...

Je le coupai.

— Mais quoi ? Tu as oublié à qui tu avais affaire ? Tu me crois incapable de me défendre contre une vulgaire sorcière ?

Il secoua la longue tresse de cheveux noirs qui flottait dans son dos de gauche à droite, tel un balancier.

— C'est pas ça, c'est juste que... j'sais pas, elle t'a manqué de respect, quoi !

Je levai les yeux au ciel.

— Pff, les autres ont raison : les gosses sont de vraies plaies !

Il sourit, moqueur.

— Et c'est toi qui dis ça ?

— J'ai seize ans, je ne suis plus une petite fille. Toi, tu n'en as que quinze.

Il s'esclaffa.

— Ouais, depuis quatre cents ans !

Pas faux. Mais ça ne changeait rien. Je ne pouvais pas le laisser continuer et me mettre en danger. Grand-mère et maman avaient été très claires sur ce point : je ne devais révéler ma véritable nature à personne.

— Kim, je te l'ai dit, on n'est pas à la maison ici. Tu ne peux pas faire tout ce qui te chante. Il y a des règles.

— T'es sérieuse ?

Je levai la tête vers lui et soutins le gris charbonneux de son regard. Ce qu'il vit dans le mien dut lui foutre une trouille bleue parce qu'il devint quasi transparent.

— Si tu continues, je vais devoir prendre des sanctions, tu comprends ?

Habituellement les esprits ne peuvent pas pâlir, mais j'aurais mis ma main au feu que celui-là venait de le faire.

— Si tu t'ennuies, je ne sais pas, moi, fais du tourisme !

— Du tourisme ?

— Ça ou autre chose. Il y a de nombreux endroits à visiter dans ce pays, de très belles choses à voir...

— La seule belle chose à voir ici, c'est toi !

Je poussai un soupir. Les fantômes étaient tous attirés par ma lumière. J'étais comme une étoile pour eux. Un objet scintillant qui brillait dans le froid et l'obscurité les entourant. Je ne pouvais donc pas en vouloir à Kim de me coller continuellement. Je savais que c'était plus fort que lui.

— Kim, si tu ne t'éloignes pas de moi et que tu continues tes sottises, je vais devoir te ramener vers le grand Tout. C'est ce que tu veux ?

Il secoua la tête mais ne bougea pas d'un pouce.

— Alors sois gentil, va t'amuser dans les limbes et oublie-moi un peu, d'accord ?

— Tu es fâchée ? Tu vas vraiment m'y renvoyer ?

J'opinai doucement.

— Si tu ne me laisses pas le choix...

Une ombre apparut sur sa poitrine, à la place de son cœur.

— Je croyais que tu m'aimais bien ?

— Là n'est pas la question, fis-je durement.

— Alors tu le ferais vraiment ?

Je le fixai sans répondre, mais il dut lire mon acquiescement dans mes yeux parce que son enveloppe s'obscurcit et l'air s'emplit d'un goût de pluie.

— Je vois.

— Kim...

Il m'interrompit en déclarant d'un ton triste :

— Je vous prie d'accepter mes plus humbles excuses, « porteuse d'âmes ». Je ne recommencerai plus.

J'eus un pincement au cœur en le voyant se volatiliser. C'était la première fois que Kim m'appelait de cette façon. D'habitude, il me chambrailait et lâchait selon ses humeurs « ma jolie », « miss rabat-joie » ou « miss casse-pieds », mais il évitait soigneusement de m'appeler « porteuse d'âmes » parce qu'il savait que je détestais ça. Je n'avais pas choisi d'être une yamadut. Je n'avais pas choisi d'être sans cesse tiraillée entre le monde des morts et celui des vivants. (J'imagine qu'être la fille d'une sorcière et d'un vampire – autrement dit d'un « cadavre ambulante » – y était, par contre, pour beaucoup.) Je n'avais pas non plus choisi de servir Hela, la Déesse de la mort – elle avait décidé que je lui appartenais, point barre. Bref, je n'avais eu mon mot à dire sur rien. Et ça me tapait sur le système.

— À qui est-ce que tu parlais ? s'enquit soudain Juliette, une jeune Vikaris aux formes voluptueuses, en se dirigeant vers moi.

Je la regardai et soupirai en me demandant ce qui poussait les sorcières à porter ces infâmes tenues noires qui faisaient ressembler les plus âgées d'entre elles à des veuves siciliennes et les plus jeunes à des ninjas.

— À personne.

Elle me toisa, soupçonneuse.

— Je t'ai entendue...

— C'est que tu entends mal.

— Tu me traites de menteuse, bâtarde ?

Encore « bâtarde » ? Décidément, ces Vikaris étaient les reines des idées fixes...

— Non, de « sourde », rectifiai-je avec un sourire.

Si ma mère m'avait bien appris une chose durant toutes ces années passées près d'elle, c'était à reconnaître

le danger et à faire confiance à mon instinct. La sorcière qui se trouvait en face de moi me haïssait. Elle n'était pas la seule dans ce clan, mais il y avait dans son regard luisant de dégoût une profonde stupidité. Or, le principal problème avec la stupidité, c'est son imprévisibilité...

— Bon, dis-je, je dois aller en cours, alors...

J'allais prudemment et sagement m'éloigner lorsqu'elle me saisit par le bras.

— Tu te fiches de moi ? cracha-t-elle tandis qu'une odeur palpable d'excitation envahissait l'air.

J'ôtai brusquement sa main et m'écartai lentement d'elle. Elle ne bougeait pas, mais ses épaules, son dos, sa posture entière trahissaient une telle tension qu'il était difficile d'avoir un doute sur ses intentions.

— À ta place, je ne ferais pas ça, l'avertis-je froidement.

— Quoi ? Tu as peur ?

Je n'étais peut-être pas une sorcière de guerre, mais j'étais capable de sentir quand l'une d'elles était en train de faire appel à la magie. Consciente que je n'avais aucune chance face au sortilège qu'elle s'appropriait à me lancer, je franchis la distance qui nous séparait d'un bond et la projetai violemment dans les airs. Elle retomba une dizaine de mètres plus loin.

— Juliette ! hurla une voix derrière nous.

Je tournai lentement la tête vers la Vikaris qui se précipitait.

— Juliette ! Juliette !

La Vikaris entre deux âges qui se tenait près du corps tourna un regard accusateur dans ma direction.

— Qu'est-ce qu'il t'a pris ?

J'avancaï vers elle sans un mot puis, une fois à sa hauteur, je déclarai d'une voix glaciale aux quelques Vikaris qui commençaient à arriver en courant :

— Si j'entends encore une seule d'entre vous m'appeler « bâtarde », je la saigne.

Ignorant mon avertissement, le corps tremblant de rage, la Vikaris entre deux âges se releva doucement.

— Qu'il en soit ainsi, bâ...

Elle n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Aucune d'entre elles ne l'aurait pu d'ailleurs. Les sorcières de guerre étaient puissantes mais elles avaient besoin d'une vingtaine de secondes pour conjurer leurs pouvoirs. Or, il ne m'en fallait que trois pour tuer.

— Je t'avais prévenue, fis-je avant de saisir la Vikaris par la gorge et de planter mes crocs dans sa jugulaire.

Oui, je sais : j'avais promis à maman de ne pas faire de vague et de me contenter de me nourrir des poches de sang stockées dans le réfrigérateur de mamie mais je n'avais pas provoqué l'attaque et je n'étais pas responsable de la situation, alors pourquoi ne pas joindre l'utile à l'agréable ? D'autant que, contrairement aux autres vampires, je pouvais me nourrir du sang d'autres créatures surnaturelles sans en mourir. Je ne savais pas à quoi c'était dû mais pour être honnête, je m'en fichais. Tout ce qui comptait, c'était le goût du sang épais, chaud et incroyablement puissant qui coulait délicieusement dans ma gorge.

— Leonora !!! gronda quelqu'un dans mon dos.

Je laissai retomber le corps inerte de la sorcière à mes pieds comme un vieux paquet de linge sale et me tournai vers la femme qui venait de m'interpeller.

— Ah, Gemma, tu tombes bien, dis-je en soutenant le regard de la chef de la garde des Vikaris.

— Tu es devenue folle ? demanda-t-elle en me fusillant des yeux.

Grande, athlétique, le menton carré, les sourcils épais, l'air agressif, elle ressemblait à Arnold Schwarzenegger après une opération pour changer de sexe.

— Tu ferais mieux de le lui demander, je me suis juste défendue, répliquai-je en faisant rouler le corps de la sorcière entre deux âges du pied.

— C'est vrai ? questionna-t-elle tandis qu'elle dévissait toutes les Vikaris présentes une à une.

Comme elles restaient silencieuses, Gemma poussa un grognement mécontent et hurla d'une voix autoritaire :

— Ne restez pas là ! Vous n'avez rien d'autre à faire ?

Les Vikaris n'avaient pas peur de la mort. Elles la côtoyaient chaque jour et l'embrassaient avec frénésie plus souvent qu'à leur tour mais elles ne discutaient jamais un ordre. Elles se dispersèrent aussitôt, tête basse, en marmonnant.

— Elle est faible mais elle ne devrait pas mourir, fis-je en désignant la sorcière à mes pieds, en revanche, l'autre m'a l'air plutôt mal barrée.

Gemma se précipita sur Juliette. Elle n'était pas morte. J'étais une yamadut et en tant que telle, j'aurais senti son âme emprunter le chemin de l'au-delà. Mais une chose était sûre : elle était salement amochée, assez en tout cas pour ne pas survivre à ses blessures.

Gemma s'accroupit près d'elle, prit son pouls et leva les yeux vers moi.

— Que s'est-il passé ?

Je haussai les épaules.

— Je me suis livrée à une petite expérience...

— Une expérience ?

— Oui, et j'en ai conclu qu'avec ou sans balai, les sorcières ne savent pas voler.

Ignorant mon trait d'humour, elle secoua la tête.

— Ta mère va être furieuse.

J'esquissai un sourire. À ma place, Maman aurait tué Juliette... les aurait toutes tuées même, mais heureusement pour la sorcière, je n'étais pas ma mère. Je ne semais pas la mort, je la servais.

J'acquiesçai.

— Probablement... mais contre qui ?

Maman avait beau vivre chez nous, de l'autre côté de l'Atlantique, ça ne l'empêchait pas de diriger le clan d'une main ferme. Or, elle s'était montrée très claire quand elle avait informé les Vikaris de mon arrivée : les sorcières pouvaient me blesser, me frapper et m'infliger de nombreux sévices durant les classes ou les épreuves, mais en dehors de ça, je devais être bien traitée et revenir vivante à la maison.

Gemma se racla la gorge avant de déclarer, embarrassée :

— Tu n'as rien. Tu n'es même pas blessée, tu...

— Parce que j'ai réagi avant qu'elles aient le temps de conjurer leurs pouvoirs.

Je soutins son regard et sentis le doute s'insinuer dans son esprit.

— Elles n'auraient jamais...

Je haussai les sourcils.

— Jamais quoi ? Si tu ne me crois pas, pourquoi ne pas demander à grand-mère, je suis sûre qu'elle sera ravie de...

— Non ! Non, c'est inutile, répondit-elle précipitamment.

Je voyais dans ses yeux que Gemma savait que je ne mentais pas, que tout ce que je lui disais était l'exacte vérité, mais elle aurait fait n'importe quoi pour que ce ne soit pas le cas.

— Inutile ? Tu crois ?

Elle resta un instant plantée sans répondre, puis elle fit signe d'accélérer aux quatre gardes qui avançaient vers nous.

— Transportez-les à l'infirmierie ! Tout de suite !

Ces dernières soulevèrent avec précaution les deux femmes blessées et s'éloignèrent rapidement.

— Bon, maintenant que nous sommes seules, parlons bien, parlons franc : que dirais-tu de passer un marché ? lançai-je en souriant.

Elle me jeta un regard suspicieux.

— Un marché ?

J'acquiesçai.

— Je ne dis pas à grand-mère ni à ma mère que tes deux copines ont tenté de m'écharper...

— Et en échange ?

— En échange, personne ne répète à qui que ce soit que je me suis nourrie de l'une d'elles. Ça me paraît équitable, non ?

Si ma mère apprenait que j'avais bu le sang de l'une de ses sorcières, ça allait sacrément barder et je n'avais pas du tout envie de finir enfermée dans une cave pendant des semaines.

Gemma avait beau rester impassible, je remarquai la leur d'étonnement dans ses yeux.

— Qu'est-ce qui te fait penser que je vais accepter ?

— Tu es la chef des gardes. Tu risques ta vie tous les jours pour sauver celle des Vikaris. C'est ton job, ta nature, tu es programmée pour ça... et tu sais parfaitement ce qu'il va se passer si cet événement s'ébruite.

— Je ne suis pas « programmée » pour sauver la vie de mes sœurs, mais pour protéger les intérêts du clan, rectifia-t-elle.

— Eh ben alors ? C'est dans l'intérêt du clan de ne rien dire, non ?

— Tu te trompes encore. Si quoi que ce soit t'arrive, Leonora, ta mère nous abandonnera, la Déesse nous abandonnera...

Aïe, je n'avais pas réfléchi à ça. Gemma avait raison, si quoi que ce soit m'arrivait, maman péterait les plombs. Or, elle n'était pas seulement leur Reine et la favorite de leur Déesse, mais leur catalyseur de magie. Toutes les Vikaris étaient reliées à ma mère par des centaines de fils métaphysiques. Si elle cessait de les alimenter, les sorcières risquaient de salement déguster...

— Pourquoi t'inquiéter ? Je sais parfaitement me défendre.

— Contre des loups-garous, des muteurs ou des chamanes, je n'en doute pas, mais nous sommes des Vikaris. Tu as eu de la chance d'en sortir indemne aujourd'hui, ça pourrait ne pas durer...

— Alors quoi ? Tu vas le dire à grand-mère, c'est ça ? Elle hocha la tête.

— En effet.

Je grimaçai.

— On ne t'a jamais dit que c'était pas beau de cafter ?

À ma grande surprise, elle s'esclaffa et répondit avant de s'éloigner :

— Une chef de la garde ne « cafte pas », elle fait son rapport !

— Ouais, ben, c'est pareil !

Elle dut m'entendre parce que j'entendis son rire redoubler d'intensité.

Chapitre 3

Le village des Vikaris avait beau ressembler à un adorable bourg médiéval pittoresque avec ses petites rues pavées, ses charmantes maisons à colombages et ses toits de chaume, cet endroit était le neuvième cercle des enfers. Un enfer peuplé de femmes en noir si agaçantes que Belzébuth avait probablement décidé fissa, en les voyant débarquer, de déménager. Non mais, c'est vrai quoi, c'était une simple altercation, alors pourquoi en faire une affaire d'État ? Je n'avais rien, je n'étais pas blessée... Pourquoi créer tous ces ennuis ? Franchement, je ne comprenais pas.

— Ne reste pas plantée là ! Entre ! Tu es en retard ! gronda Diane, la maîtresse des potions, en ouvrant brusquement la porte de la classe.

Je baissais les yeux sur ma montre et grimaçai. Deux minutes, deux minutes à peine... mais bon, je connaissais à présent suffisamment ces maudites sorcières pour savoir qu'elles ne laissaient rien passer. Jamais.

— Désolée, j'ai eu un petit contretemps, fis-je en m'asseyant au premier rang.

La salle de classe était une pièce rectangulaire. Ses murs étaient couverts d'étagères où s'entassaient de

multiples bocal, une vingtaine de chaudrons, des alambics, des réchauds et des boîtes hermétiques remplies de morceaux de cadavres d'insectes et d'animaux en tous genres. Au centre, quinze tables formant un U étaient tournées vers une estrade où se trouvait le bureau de la maîtresse des potions.

— Un contretemps ? demanda Diane en repoussant une mèche de cheveux gris qui s'échappait de la longue tresse fine flottant sans son dos.

— J'aurais peut-être dû dire « accrochage », rectifiai-je en évitant soigneusement de croiser son regard.

Avec son petit gilet rose qui couvrait sa vieille robe sombre, ses doux yeux bleu nuit et son expression calme et rassurante, Diane paraissait aussi inoffensive qu'une agnelle. Seulement voilà, les apparences sont souvent trompeuses. Je ne la détestais pas autant qu'Atyma, mais cette vieille carne figurait sans nul doute en tête de liste des pires sadiques de ce clan de sociopathes. Ce qui n'était pas peu dire...

— Tu as affronté l'une des nôtres ? questionna-t-elle, intriguée. Tu ne sembles pas blessée pourtant.

Elle avait l'air tellement déçue que ça faisait presque peine à voir.

— Vous m'auriez pardonné mon retard si ça avait été le cas ?

— Non.

Je m'esclaffai.

— Pourquoi ne suis-je pas étonnée ?

— Étrange, plus je t'observe, plus je trouve que tu ressembles à ta mère. Elle non plus ne prenait pas grand-chose au sérieux.

Je la regardai d'un air dubitatif. Ma mère ? Bon d'accord, j'étais loin d'être un ange – les chiens ne font pas des chats –, mais il ne fallait tout de même pas charrier...

— Vous voulez dire que je pourrais devenir reine, moi aussi ? plaisantai-je.

Elle me dévisagea longuement, une lueur agacée dans les prunelles.

— Tu te crois drôle ? Tu iras nettoyer les toilettes et les dégâts causés par le *curum vomitum* à la fin des cours, ça te fera passer le goût des plaisanteries douteuses.

Le *curum vomitum* était l'une des premières potions enseignées aux jeunes novices. Elle n'était pas mortelle mais celui ou celle qui la buvait vomissait tripes et boyaux durant au moins une semaine. Dans le clan des potioneuses, les professeurs se contentaient d'en expliquer les effets, mais pas les Vikaris. Non, elles, elles l'expérimentaient sur leurs plus mauvaises élèves en guise de punition.

— Mais grand-mère a réclamé que je rentre juste après les cours parce qu'elle doit m'emmener chez la...

— Je respecte la Gardienne mais ici, dans cette classe, je suis la seule personne autorisée à prendre des décisions et à pouvoir t'infliger ou non des sanctions, suis-je claire ? m'interrompit-elle d'un ton glacial.

Il aurait été difficile de l'être davantage. C'était quoi mon horoscope aujourd'hui ? Non, parce qu'entre le fantôme qui avait énervé mamie, les deux dingues qui m'avaient agressée et le nettoyage des toilettes, je commençais à me demander si on ne m'avait pas lancé une sorte de malédiction ou un truc du genre.

— Oui, madame.

— Bien, alors, au travail ! déclara-t-elle en posant un paquet de copies sur son bureau.

Les quinze élèves présentes se levèrent l'une après l'autre, prirent une feuille et allèrent se rasseoir. C'est drôle, ces filles ne montraient aucun signe extérieur de coquetterie. Elles ne portaient ni les jeans ni les tee-shirts fun qu'on porte à treize ans, non, elles avaient toutes le même look terne : des jupes foncées, des vieux pull-overs ou de longues robes noires comme la majorité des femmes adultes du clan. Et comme elles avaient toutes les cheveux allant du blond au châtain clair et des yeux bleus ou gris, elles ressemblaient aux membres d'une secte aryenne – ou pire : aux membres d'une grande famille incestueuse.

— Leonora, à ton tour, fit Diane en me fixant.

Je me levai immédiatement, marchai vers le bureau, mais au moment où je m'apprêtais à saisir l'une des feuilles du paquet, la maîtresse-potionneuse arrêta ma main.

— Non. Toi, tu concocteras celle-ci, intervint-elle en ouvrant son grimoire et en me montrant du doigt l'une des potions qui figuraient dans son livre.

Puis, elle ajouta, sarcastique :

— D'après ce que m'a dit ta grand-mère, tu as fréquenté l'une des plus prestigieuses écoles de potionneuses.

Ces dernières représentaient le groupe de sorcières le plus nombreux du monde surnaturel. Contrairement aux Vikaris, elles ne pouvaient utiliser leur magie qu'à travers la fabrication de philtres et de potions.

— Préparer un *calendum eventrus* devrait donc être un jeu d'enfant pour toi, poursuivit-elle.

Un jeu d'enfant, mon œil. Les potionneuses ne m'avaient pas acceptée dans leur école à cause de mes formidables dons en potiologie. Elles l'avaient fait parce que j'étais devenue trop dangereuse et trop instable pour continuer à fréquenter l'école des humains et que Maurane, la directrice, était l'une des meilleures copines de maman.

— Vous vous trompez, je n'étais pas très douée et le *calendum eventrus* était au programme de la dernière année, répondis-je en soupirant.

— Voilà qui est plutôt décevant, lâcha la maîtresse des potions d'un ton méprisant.

— De dernière année ? Sérieux ? ricana l'une des élèves tandis que je regagnais ma place.

Plusieurs rires et chuchotements fusèrent dans la classe. « Rien d'étonnant à ça, les potionneuses sont nulles. » « Elles sont faibles et ridicules. » « Ce ne sont même pas de véritables sorcières. »

— Les potionneuses sont bien plus douées que vous ne l'imaginez, j'en connais même qui pourraient vous botter les fesses, fis-je sèchement en me rasseyant.

— On voit bien que tu n'y connais rien en magie, sinon tu saurais qu'aucune potionneuse ne nous arrive à la cheville ! remarqua une fille aux cheveux blond vénitien et au nez crochu, qui se trouvait derrière moi.

Les Vikaris avaient de nombreux défauts – la liste aurait été trop longue pour les citer tous –, mais l'un de ceux que je détestais le plus était la condescendance et le mépris dont elles faisaient preuve envers les autres créatures surnaturelles.

— Et toi, tu ignores ce dont sont capables les plus puissantes d'entre elles, répliquai-je.

J'esquissai un rictus. Les potionneuses ne possédaient ni le pouvoir de contrôler les éléments ni celui de lancer des sortilèges ou des malédictions mais ça ne les rendait pas faibles ou inoffensives pour autant. Oh que non !

— Il suffit ! Silence et mettez-vous toutes à l'ouvrage ! Vous disposez de deux heures, gronda Diane d'un ton si menaçant que nous nous tîmes aussitôt pour nous mettre instantanément au travail.

Tandis que je rassemblais les ingrédients – glandes de caméléon, tête de poisson-chat, *onculus gorrhye*, etc. – pour fabriquer le poison que Diane m'avait demandé de préparer, je jetai malgré moi un coup d'œil discret aux autres filles. Elles étaient terriblement concentrées et s'affairaient consciencieusement à leur tâche. La plupart des potions qu'étudiaient les apprenties Vikaris étaient indubitablement complexes et puissantes, mais elles n'avaient généralement qu'une seule utilité : tuer ou faire souffrir. C'était comme si elles ne connaissaient rien d'autre. Ce que je trouvais un peu regrettable. Franchement, quel est l'intérêt de connaître les 1 001 poisons ? Une ou deux potions mortelles, c'était suffisant pour se débrouiller, pas vrai ? Elles n'allaient quand même pas ressusciter leurs victimes encore et encore histoire de les tester toutes ?

— Chloé ! Qu'est-ce que c'est que ça ? déclara Diane tandis qu'elle circulait entre les tables et observait chacun des mouvements de ses élèves avec attention.

Un bruit de verre et un petit cri étouffé retentirent simultanément au fond de la salle. Toutes les têtes – y

compris la mienne – se tournèrent vers une élève au nez couvert de taches de rousseur et aux cheveux châtain clair coupés au niveau de la nuque.

— Comment as-tu pu commettre une pareille erreur, petite bécasse ?

Les prunelles de Chloé s’emplirent de terreur. Elle sembla hésiter, puis ramassa précipitamment les morceaux de verre.

— Je suis désolée.

— Désolée ?

— Je vais recommencer, fit-elle précipitamment en épongeant maladroitement la potion étalée sur le sol.

Diane plissa les paupières et une vague de magie brûlante envahit la pièce.

— À quoi bon ? Ta potion était ratée. La couleur de cette mixture n’est pas celle d’un *teremdum argentae* digne de ce nom.

— C’est parce que je n’avais pas encore ajouté la violette argentée et la...

— Tu aurais dû le faire avant de la faire bouillir.

— Je pensais que...

Diane ne lui laissa pas une chance de se justifier.

— Cesse de te chercher des excuses. Tu n’en as aucune.

Les yeux de l’enseignante s’étrécirent.

— C’est ton troisième échec cette semaine.

Je poussai un soupir intérieur. Je savais, comme les autres, ce que cela impliquait.

— Je n’échouerais plus, je vous le promets, je...

— En effet, répondit simplement Diane avant qu’un tourbillon d’eau ne surgisse brusquement du sol et n’enveloppe tout le haut du corps de Chloé.

Cette dernière essaya de lui échapper. Elle se mit à gigoter dans tous les sens en renversant les tables, les chaudrons et les alambics qui se trouvaient sur son chemin, mais en vain. Le vortex d'eau était collé à elle, il formait une sorte de mur opaque d'où aucun cri, aucun son, aucune supplique ne pouvait filtrer. Quelques instants plus tard, elle s'écroulait sur le sol, noyée.

— Bien, rangez-moi tout ce fatras et reprenez votre travail. Ne me décevez pas, comme vous venez de le constater, je ne suis pas d'humeur.

La gorge serrée, j'observai le corps sans vie de Chloé auquel personne ne prêtait plus attention.

— Leonora, tu comptes rester à rêvasser encore longtemps ? glapit soudain Diane en me fusillant du regard.

Je soutins ce dernier cinq bonnes secondes avant d'inspirer profondément. La colère et la frustration avaient beau enfler en moi, lui livrer le fond de ma pensée maintenant ne servirait à rien. Pas même à me donner bonne conscience. Cette fille était morte et rien de ce que j'aurais pu dire ne pouvait à présent changer cet état de fait.

— Non, répondis-je, les épaules crispées, avant de briser la fiole vide que j'avais dans la main.

— Maladroite ! lâcha Diane. Ramasse les morceaux et remets-toi à l'ouvrage !

*

Trois heures avaient passé. Trois heures sans que personne ne prête attention au cadavre de la petite Chloé, abandonné comme un déchet sur le sol. Trois heures que je me demandais comment ces gamines pouvaient rester

aussi indifférentes à la mort de l'une d'entre elles. Une fille qui avait ri avec elles, souffert avec elles, grandi avec elles, mangé et dormi avec elles. Trois heures que je les regardais préparer stoïquement leur potion. Alors oui, bien sûr, j'étais une yamadut. Rien de tout ça n'aurait dû me toucher et ça aurait été sans doute le cas si j'avais été comme toutes les autres porteuses d'âmes. Mais j'étais une mortelle...

— Tu as terminé ? demanda Diane en s'arrêtant devant mon bureau.

— Depuis un bon moment, répondis-je en lui tendant une fiole contenant un liquide brun orangé.

— Pas mal, mais la prochaine fois, respecte davantage les dosages, elle est un chouïa trop claire, tu as dû un peu sous-doser le blemitium, fit Diane en examinant la potion sous toutes les coutures.

— Oui, madame, répliquai-je en sentant les regards des autres filles dans mon dos.

— Si l'une de nous avait été à ta place, elle ne se serait pas contentée de dire « respecte mieux les dosages », elle nous l'aurait fait boire, la potion, chuchota l'une d'elles d'un ton amer tandis que je poussais ma chaise du bras pour m'asseoir.

— S'il n'y a que ça pour te faire plaisir, ne te gêne pas, ricanai-je en lui tendant ma fiole.

Une lueur de colère traversa les prunelles de la fille.

— Tu n'es vraiment qu'une...

— Cessez immédiatement ces bavardages ! hurla Diane en nous fixant. Puisque vous avez terminé, Leonora, ne perdez pas de temps inutilement, prenez une serpillière et un seau et allez donc récupérer les toilettes...

La fameuse punition pour mes deux minutes de retard... Et moi qui espérais bêtement y échapper.

Je poussai un soupir avant de quitter discrètement la classe. Le bâtiment qui abritait les cours de potologie ressemblait à une grosse maison et les toilettes étaient comme ceux de monsieur et madame Tout-le-Monde, autrement dit, il n'y avait qu'une seule cuvette... ce qui m'arrangeait fortement.

— N'oublie pas de nettoyer aussi les murs, sinon tu vas te faire gronder, fit une voix dans mon dos tandis que j'ajoutais du produit désinfectant dans le seau.

— Chloé, que fais-tu encore ici ? Tu ne devrais pas être là, dis-je en tournant la tête vers le fantôme.

La jeune Vikaris portait les mêmes vêtements qu'au moment de son décès : un vieux jean noir et un chandail foncé.

Elle me scrutait, les yeux quasi exorbités.

— Tu brilles... Je n'ai jamais vu quelqu'un briller de cette façon.

Eh oui, c'était bien le problème...

— Tu ne dois pas rester ici. Tu as peur ? Tu veux que je t'accompagne ?

— Où ça ?

— Dans le grand Tout. Le chaud refuge des âmes...

La plupart des morts trouvaient seuls le chemin mais quand quelqu'un mourrait à moins de cinq kilomètres de l'endroit où je me trouvais, son âme avait souvent tendance à voler vers moi. C'est pourquoi j'évitais généralement de traîner dans les grandes villes, les hôpitaux, les maisons de retraite, les régions à fort taux de

criminalité et *a fortiori* les zones de guerre. Ça me donnait beaucoup trop de boulot.

— Maintenant ?

— Oui, maintenant.

— Non, je veux rester là, avec toi.

Du temps où elle était vivante, Chloé ne m'adressait jamais la parole et maintenant qu'elle était morte, elle ne voulait plus me lâcher ? C'était bien ma chance...

— Tu ne peux pas. Tu dois regagner l'autre monde, c'est là qu'est ta place à présent. Rester ici ne pourrait que te faire souffrir.

— S'il te plaît, laisse-moi rester !

— C'est trop dangereux. Il y a des êtres de ténèbres dans les limbes. Tu n'as aucune idée de ce que tu risques si tu t'attardes trop longtemps...

Elle haussa les sourcils.

— Les limbes ?

— C'est l'endroit où tu te trouves actuellement, expliquai-je calmement.

— Quel endroit ? Je suis ici, dans ces toilettes avec toi, non ?

— Non, pas vraiment. Je peux te voir, je peux te parler, mais tu n'es pas vraiment là, tu comprends ?

Elle fit non de la tête.

C'est bien ce que je disais, plus obtuses que les Vikaris, y a pas...

— Tu es morte, Chloé. La maîtresse des potions t'a tuée.

— Ah oui ? Je ne me rappelle plus très bien...

— C'est normal. Ta personnalité, tes souvenirs et tout ce qui fait de toi ce que tu es vont peu à peu disparaître, dis-je.

— C'est vrai ? C'est comme ça pour tout le monde ?

Non, ça ne l'était pas. Certains esprits extrêmement tourmentés parvenaient à conserver leur mémoire mais ils étaient rares. Rares et particuliers...

— Oui, mentis-je. Allez, suis-moi, il faut y aller, ordonnai-je avant de fermer les yeux.

Chapitre 4

— Leo est une yamadut. Elle n'a pas d'autre choix que de guider une âme lorsque le moment est venu.

— Il n'empêche qu'elle aurait pu être plus discrète.

— Ah oui ? Qu'aurait-elle dû faire à votre avis ? Envoyer promener un esprit sous prétexte qu'il aurait dû choisir de mourir à un autre endroit et un autre moment ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit !

Oh, bon sang, entendre grand-mère et Ariel – mon meilleur ami – se chamailler n'était vraiment pas un spectacle auquel j'avais envie d'assister dès mon retour de l'au-delà. Non, là, j'avais plutôt envie de me ruer vers la cuisine pour assouvir la faim qui me tenaillait chaque fois que je franchissais le Tolan, la porte du royaume des morts. Je ne savais pas pourquoi je revenais tout le temps dans cet état. J'imagine que je dépensais plus d'énergie là-bas que je n'en dépensais ici, ce qui était plutôt étrange parce que je n'avais pas de corps à proprement parler quand je me déplaçais de « l'autre côté ». Mais bon, si je commençais à vouloir trouver des explications à tout et surtout à tous les phénomènes étranges auxquels j'étais confrontée depuis ces deux dernières années, je risquais